

L'ours de la grotte (en français)

Il y a des gens qui étaient venus de l'autre côté du lac pour habiter, défricher et cultiver les terres du petit vallon qui se trouve au pied du Chasseral. Vers le ruisseau, côté bise de la colline du Cheut, ils commencèrent donc de bâtir quelques maisons. Le village, en s'étendant, prenait la forme d'une croix, dont le centre s'appelait le Coin. Personne n'avait encore songé à donner un nom au village. C'était une si grosse affaire qu'on décida d'attendre pour choisir.

Ce printemps-là, il faisait encore froid. La neige ne voulait pas partir. L'hiver avait duré longtemps. Les oiseaux ne trouvaient plus rien à manger et ils venaient jusque dans les granges pour se mettre à l'abri du mauvais temps. On se demandait ce que devenaient les bêtes, dans les forêts, telles que lièvres, chevreuils et coqs de bruyère. Les loups et les renards s'approchaient aussi jusque près des maisons ; les blaireaux même n'étaient plus autant peureux. Il avait fallu que les hommes fassent la chasse aux bêtes sauvages qui venaient prendre les poules, et même les chiens dans leurs niches. On avait tué des loups, des sangliers, des blaireaux, des renards et même des ours.

Ce qui tourmentait les gens, c'était précisément de savoir qu'il y avait là-haut, presque au haut des Roches, un gros ours dont on disait que, quand il était debout sur ses pattes de derrière, il avait trois mètres de haut, et il faisait peur à chacun lorsqu'il venait dans les champs prendre des chèvres et des moutons. Malgré la neige de cet hiver, rien ne l'avait empêché de venir rôder aux alentours du village.

Maintenant que le printemps était là, il fallait chercher comment on pourrait venir à bout de le détruire. Les champs entre le ruisseau et les roches n'étaient pas tels qu'ils sont aujourd'hui. Ce n'était pas complètement défriché et il y avait encore des buissons, des grosses pierres et des tas de cailloux. Tout cela n'était pas commode pour se défendre contre l'ours, s'il revenait pendant qu'on travaillait.

En réfléchissant à tout ceci, quatre jeunes gens courageux décidèrent d'aller attaquer et tuer l'ours dans sa caverne. C'étaient quatre frères que l'on ne connaissait que par les surnoms que leur père leur avait donnés, un soir d'hiver qu'ils se trouvaient sur leur fourneau. Il avait dit, en regardant ses garçons : « Nous avons sept beaux gros renards derrière notre fourneau », jeu de mot qui faisait connaître les surnoms des quatre : le Sè (le Sec), le Bèye (le Beau), le Grâ (le Gras) et le R'nâ (le Renard).

Ceux-ci parlèrent de leur projet d'aller tuer l'ours à Jean-Pierre du Coin, un jeune homme de leur âge, en l'invitant à les accompagner. Celui-ci fut vite décidé.

Il fallait alors faire des armes. Chacun prendrait un solide gourdin, le Sè sa bonne coupeuse, le Grâ sa hache à main, les deux autres frères, l'un un sabre, l'autre une serpe. Jean-Pierre avait forgé et appointi un morceau de fer qu'il avait fiché dans le bout d'un fort manche de chêne. C'était comme une lance.

Un matin de bonne heure, ils se mirent en route avec les chiens de Jean-Pierre et du Bèye. En ce temps-là, le chemin des Oeuches n'était pas construit et il fallait monter parmi les buissons et les pierres pour prendre le sentier des Roches.

L'un derrière l'autre, ils commencèrent à grimper, en tournant à gauche pour passer le premier « rotcha », puis sur le deuxième. Il a alors fallu rechercher le chien de Jean-Pierre qui ne voulait plus avancer : il avait peur !

- Il a senti l'ours, dit le Sè

En disant cela, il trébuche sur une souche et lâche sa coupeuse dans les feuilles.

- Fais attention de ne pas tomber ! lui dit le Rnâ.

En jurant, le Sè retrouve sa coupeuse émoussée entre deux pierres et la ramasse.

Après quoi, ils arrivèrent par un petit sentier sur le troisième « rotcha ». Arrivés là, ils quittèrent le sentier, pour aller sur la gauche.

Il leur a alors fallu passer par dessus une grande roche, parmi des arbres renversés et des buissons. A cette époque, on ne dévalait pas le bois en bas les roches et il restait sur place. Les branches mortes gênaient ainsi pour passer.

Après bien du mal, les cinq hommes arrivèrent tout près de la « Bôme o l'or ». La caverne occupée par l'ours était très étroite ; la roche semblait fendue. Personne n'était encore allé jusqu'au fond.

Les deux chiens, tenus en laisse jusque là, sont lâchés et sautèrent dans le trou, mais pour en ressortir immédiatement.

Ce que voyant, Jean-Pierre dit :

- Ils ont peur !

- Et toi, lui répond le Rnâ, si tu as aussi peur, dis-le !

- Non, non ! Attends seulement que l'ours vienne nous attaquer et tu verras !

- Ecoutez ! dit le Grâ. Je l'ai entendu gronder !

Aussitôt, Jean-Pierre ordonna :

- Mettez-vous deux d'un côté du trou et deux de l'autre. Moi, je me placerai en face. Vous, le Sè et le Grâ, en frappant les premiers, essayez de lui crever les yeux !

A droite de l'entrée, il y avait une grande pierre ; le Sè se mit derrière. De l'autre côté, le Grâ taillait quelques branches dans un buisson de noisetiers pour n'être pas gêné pour frapper. Son sabre à la main, le Rnâ était appuyé quelques pas plus bas au tronc d'un pin. Le Bèye, pour aider ses frères, eut l'idée de grimper au-dessus de l'ouverture. Mais, parvenu là, il constata qu'il lui fallait se tenir à la roche. C'était trop dangereux et le Bèye pense que, s'il se retourne, il risque de tomber sur le dos de l'ours. Il n'y avait alors rien d'autre à faire que de revenir vers le Grâ. Les quatre ont maintenant chacun une bonne place pour attendre et frapper au bon moment. Les chiens jappaient, ce qui finit par décider l'ours à sortir.

- Avez-vous entendu ce bruit ? dit Jean-Pierre. Le voici qui vient. Soyez sur vos gardes !

Il n'avait pas fini de parler que l'ours était presque dehors. Aussitôt les deux premiers frappèrent à coups d'hache sur la tête. L'ours saute en avant, donne un coup de patte au Grâ et lui déchire l'épaule. Les deux autres attaquèrent aussi. Le Rnâ lui planta son sabre dans le cou, si fort qu'il se rompit par la poignée.

Avec un hurlement, l'animal se dressa sur ses pieds de derrière. Les hommes bondirent en arrière en prenant leur frère blessé pour le mettre derrière eux, en sûreté.

Jean-Pierre, qui était fort comme un taureau et qui attendait aussi depuis un moment pour attaquer, lui dit :

- Ours viens !

Et il lui planta sa lance dans le ventre, presque de toute sa longueur. Le sang gicla si loin qu'ils en devinrent tout rouges. L'ours fit encore deux ou trois pas et se laissa tomber sur le côté. Les chasseurs regardaient en attendant. Il ne pouvait pas mourir et il mordait les pierres et raclait la roche avec ses griffes. Le chien du Bèye, qui s'était trop approché, fut tué d'un coup de patte. Enfin, la tête de l'ours se laissa aller tout doucement ; il s'allongea sur les pierres et ne bougea plus.

On enterra alors le chien sous un monceau de pierres. Bien que le Grâ fût blessé, ils étaient tout joyeux d'avoir pu tuer l'ours.

Deux prirent l'ours pour le traîner en bas les roches. Et deux prirent le Grâ pour le porter à la maison. Après beaucoup de difficultés, on arriva au bas des Roches. On alla chercher un petit char sur lequel on conduisit l'ours au milieu du village où chacun s'en vint regarder et fêter les chasseurs qui étaient joyeux et contents.

Le lendemain, dans le devant-huis de Jean-Pierre, la viande fut partagée entre tous les gens du village. Le Sè, qui comme de juste était aussi là pour bouchoyer, racontait la chasse et comment Jean-Pierre avait frappé la bête en lui disant : Or, vin !

Le vieil Abraham qui était là à écouter, dit comme ça :

- Jean-pierre, tu as trouvé le nom qu'on pourrait donner au village. Qu'en dites-vous ?
Chacun fut d'accord. C'est ainsi que depuis lors le village s'appela Orvin.

Beaucoup plus tard, quand le temple fut construit où il se trouve maintenant, l'ours, Jean-Pierre avec sa lance et le mot qu'il avait dit (OR-VIN) furent sculptés sur le côté de la pierre creusée où le pasteur baptise.

Vous pouvez aller encore aujourd'hui regarder, en songeant à la chasse à l'ours de la Bôme !

Alfred et Pierre Léchat.

Actes de la Société jurassienne d'émulation, année 1952

NOTES

Le patois d'Orvin a été noté phonétiquement et le plus simplement possible pour en faciliter la lecture à tout intéressé. « Y » devant une autre voyelle a toujours un son mouillé, « euyivèr » par exemple se prononce comme « œil-verre ». Nous laissons en revanche l'orthographe habituelle pour les mots et formes français annexés par le patois, sauf s'ils devaient induire en erreur pour une liaison, par exemple.

1) Il s'agit du lac de Bienne. Cette locution ne prétend pas donner d'origine ethnique ou autre, elle signifie simplement : de fort loin

2) La colline du Cheut domine le village d'Orvin au sud-ouest, entre les deux ruisseaux.

3) Le « Coin » est en effet la partie la plus ancienne du village. Les plus vieilles maisons, qu'on appelait « Les Sarrazins », y ont aussi leur légende.

4) La Bôme o l'or se trouve aux deux tiers de la hauteur des Roches d'Orvin, au-dessus du village.

5) Nos personnages ne sont naturellement pas les protagonistes originaux de la légende. Les quatre frères sont des personnages du siècle passé qui laissèrent des traces dans nombre de mémoires et qui nous semblent mériter de devenir figures de légende. Jean-Pierre du Coin et le vieil Abraham sont en revanche des noms que nous prêtons à nos personnages.

6) La légende et les armoiries d'Orvin veulent que l'arme du vainqueur de l'ours ait été un épieu. Le mot patois pour cette arme ne s'est pas conservé, s'il a existé. Une « copouse » est une hache de bon acier, toujours bien aiguisée, que tout habitant possédait pour les travaux de bûcheron.

7) Le chemin des Oeuches conduit du bas du village d'Orvin au pied du sentier des Roches. Nous n'ignorons pas que le sentier ne fut tracé que plus tard.

8) Il est très facile de voir dans les roches qui dominent le village les bancs successifs qui portent le nom de « rotcha ». La dénomination usuelle de « premier, deuxième, etc., rotcha » permet aux gens du lieu de situer plus aisément les endroits précis dans les Roches.

Alfred et Pierre Lécho.

Actes de la Société jurassienne d'émulation, année 1952

L'or d'la bome (en patois franco-provençal)

È y a dè dgeo qu'èyirint v'ni d' l'aoutre rive di lâ ⁽¹⁾ por d'mourâ, dèfritchê è cultivâ lè terres di p'ti vallon que s'treuyive i pîe di Chasseral. Prèye di ru, d'vèr bige d'la colline di Cheu, ⁽²⁾ adon è z'acmossirin d'fâre quéque mageon. Le vladge, o s'ètodan, peurnièye la forme d'onne crou, dont l'mito s'appalâ le Car. ⁽³⁾ Nyin n'avèye incore mûsâ à badyîe in nom i vladge. C'èyir onne si groousse affaire qu'on dècidâ d'attodre por tchoisie. Ç'tu bonto-li, è fazèye incore frèye. La nèye ne vodièye pas partîe. L'euyivèr avèye durâ londge'mo. Lè z'oouggèye n'trovarin pieu ro â m'dgîe, è v'nièyivin djuque dè lè grandge por s'mettre o l'abri di moouvâ to. On s'd'manda ce que d'vièivin lè bèyite dè lè forêts, c'mo lè dyivre, lè chevreuils, lè pou soouvadge. Lè loups, lè r'nâ s'apeurtchivin achbin djuque vers lè mageon ; lè tâchon mèyime n'èyirin pieu to èpantâ. El avèye fadyiu qu' lè z'hommes fassent la tcheusse è bèyite soouvadge que v'nièyivin prère lè djneudye, djuque lè tchin dè lour cadge. On avèye tuâ dè loups, dè sangli, dè tâchon, dè r'nâ, mèyime dè z'or. Ç'que tormotâ lè dgeo, c'èyir d'savèye que djust'mo è y avèye li tchu, quasi osson lè Rotche, ⁽⁴⁾ in groou or qu'on digèye, quan èl èyir piantâ chu sè pîe drèye, èl avèye onne ooutou de trèye mètres è fazèye pèyiu o tcheuyiquin quan è v'nièye djuque dè lè tchan prère dè tchîvre è dè bèrbi. Maougrâ la nèye de ç't'euyivèr ro n'l'ampètchê de v'ni rooudâ di tor di vladge. Mit'nan que l'bonto èyir li, è fadièye cru c'mo on pourèye v'nî à bout de l'dètrure. Lè tchan otre le ru è lè rotche n'èyirin pas c'mo okèye. So n'èyir pas to dèfritchê è y avèye incore dè booutcha, dè groousse pîr, dè z'èpèrèyîe. To so n'èyir pas c'mooude por se dèfodre contre l'or, sè l'èyir eurvnî di to qu'on travadyîe. Adon, o musan o tote ç't'affaire, quatre dgeouveunne dgeo, coradgeou, dècidavin d'allâ attaquâ è tuâ l'or dè sa cavroule. C'èyir quatre frare qu'on n'c'nioouchèye qu'lè surnom qu'lour pèyire y avèye badyîe in vèyipre d'euyivèr, adon què l'èyirin chu lour fornè. El avèye dèye o ravisan sè boube : « No z'an sè bèye grâ r'nâ drèye nooute fornè », dju d'mo qu'fazèye c'niooutre lè surnom dè quatre : le Sè, le Bèye, le Grâ, le R'nâ. ⁽⁵⁾ Ç'tèci prèyidgirin d'lour idèye d'allâ tuâ l'or à Dgean-Pîr di Car, in dgeouveunne homme d'lour âdge, o l'invitan à allâ avou lou. Ç'tuci fut vite dècidâ. Mit'nan fadièye fâre dè z'armes. Tcheuyiquin prèrèye in solide dordâ, le Sè sa bonne copouse, l'Grâ sonn'atchette à man, lè dou aoutre frare, in in sabre, l'aoutre onne charpe. Dgean-Pîr avèye fordgie è apointîe in bocon d'fèr qu'è l'avèye piantâ i tchavon d'in four rongeon de tchâne. C'èyir c'mo onne lance. ⁽⁶⁾

In matin, d'bonne oure, è s'mètèyivin en route avaoù lè tchin de Dgean-Pîr è di Bèye. Dè su to-li, le tchmin dè z'Euyitche n'èyir pas fâ è fadièye montâ dè lè booutcha è dè lè pîr por prèrè le sotèye dè Rotche. (⁷)

In drèye l'aoutre, è z'acmossirin d' grimpâ, o viran à gooutche por passât tchu di peurmî rotcha è aprèye tchu di s'gon. (⁸) Adon èl a fadyiu rallâ crû le tchin à Dgean-Pîr que n'vodièye pieu avancîe : èl avèye pèyiu !

- El a sotu l'or, dit l'Sè.

- O digean so, è s'trambyeutche chu in trontchè è latche sa copouse dè lè fodye.

- Tchoou de tchèye ! y dit le R'nâ.

O djuran, l'Sè treuyive sa copouse ètchèrdâ otre dou pîr è la ramassâ.

Aprèye so, èl arrvo par in p'ti sotèye dchu di troisième rotcha. Arrvâ li, è latcho l'sotèye por tirîe à gooutche.

Adon, è fouu mit'nan passâ par dchu onne groousse rotche, dè dè boou r'vèrsâ, dè booutcha. Dè su to-li, on n'routchi pas l'boou avooù lè rotche è rèchtâ chu piace. Dinche lè ran grèvâ por passâ.

Aprèye bin di moou, lè cin hommes arrvo to prèye d'la Bôme o l'or. La cavrooule occupâ par l'or èyir prou ètrèyite ; la rotch èyir c'mo ètiafâ. Nyin n'èyir incore allâ djuque i fond.

Lè dou tchin tnî à l'ètatche dgeuyique li son lachîe è soouto dè l'pèrtu, ma por r'vnî di cou feuyir.

O ravisan so, Dgean-Pîr que dit : - El an pèyiu !

- E to, y rèpon le R'nâ, s'ta achbin pèyiu, dis-le !

- Gnia, gnia ! Ato pèr s'lor vin no z'attaquâ, t'veuye vèye !

- Acoutâ ! dit l'Grâ. I l'è oyiù brondnâ !

Achtoou, Dgean-Pîr c'manda :

Poousâ-vo, dou d'onne rive, dou d'l'aoutre di pèrtu. Mo m'veuye poousâ d'van. Vo, l'Sè è l'Grâ, o firgean lè peurmî, tatchi d'y crèvâ lè z'eudye !

A drèyite d'l'otra, è y avèye onne groousse pîr ; le Sè s'poussâ drèye. D'l'aoutre rive, l'Grâ avaoù sonn'atchette tadyîe quèyique brantche dè in booutcha d'keuyidre por n'èyitre pas grèvâ por fri. Le R'nâ, avaoù son sabre o la man, èyir apû quèyique pas pieu bas i tron d'in tèyèye. Le Bèye, por èyidâ sè frare, eut l'idèye d'grimpe dchu di pèrtu. Ma arrvâ li, è fadièye se tni o lè rotche. C'èyir tro dondgerou à le Bèye s'muse que sè se r'vire, è risque de tchèye chu l'doou d'l'or. Adon, è n'y avèye ro à fare que de r'vnî vers le Grâ. Mit'nan, lè quatre ont tcheuyiquin onne bonne piace por oèyitîe è frî i bon moment.

Lè tchin dgeappavin, ço qu'finî par décidâ l'or à v'nî feuyir.

- Eye-vo oyiù ç'bru ? dit Dgean-Pîr. L'vèye-t-ci qu'vin. Badyie-vo garde !

E n'avèye pas fini d'prèyidgîe qu'l'or èyir quasi feuyir. Achtoou lè dou peurmî firgeo o caou d'atchette chu sa tèyite. L'or sooute o n'avan, badye in caou d'toupe i Grâ è i déchirîe l'èpooule. Adon lè dou z'aoutre attaquavin achbin. Le Rnâ i piantâ son sabre dèl caou ach'four què s'rontèye par la pognîe.

Avaou in urlemo, l'animoou se piantâ chu sè pîe drèye. Lè z'hommes sooutirin o n'odrèye o peurnian lour frare bièssi por l'poousâ drèye lou o surtâ.

Dgean-Pîr quèyir four c'mo in torèye è qu'oèyitîe achbin dè on bousè por attaquâ, i dit :

-Or, vin !

E i piantâ sa lance dèl votre quasi de tote sa londgeou. Le sang dgîtyiâ che dyin què v'nirin tot roudge. L'or fit incore dou o trèye pas è s'lèchâ tchèye chu l'fian. Lè tch'sou ravisavin o n'attodan. E n'poyièye pas m'ru è mordèye lè pîr è ratiâ la rotche avaoù sè grimpe. Le tchin i Bèye qu's'èyir tro apeurtchîe fut tuâ d'in caou d'toupe. Porè o la fin la tèyite d'l'or to pian s'lèchîe allâ ; è s'allongèâ dè lè pîr è n'bougèâ pieu.

Adon on ètèra le tchin doou in moussèye d'pîr. Moougrâ qu'le Grâ èyir bièssiè, è l'èyirin to dgeoyiou d'avèye poyiu tuâ l'or. Dou apognirin l'or por le trèinâ avooù lè rotche. E dou pririn

le Grâ por le portâ o la mageon. Aprêye prou moou, on arrvâ i bas dè Rotche. On allâ crû in tchèrè chu l'quèye on m'nâ l'or i mito di vladge ouè tcheuyiquin fuyièye ravisâ e fâr fèyite è tch'sou qu'èyirin to dgeoyiou è conto.

Le lod'man, dè l'dvanleu o Dgean-Pîr, là tchèr èyir partadgîe otre tute lè dgeo di vladge. Le Sè, c'mo de dgeuyite, èyir achbin li por botchèyîe, è racontâ la tcheusse è c'mo Dgean-Pîr avèye frî la bèyite o z'i digean : Or vin !

L'véyidye Abran, qu'èyir li qu'acoutâ, dit c'mo so :

- Dgean-Pîr, t'a trovâ l'nom qu'on porèye badyie i vladge. Qu'o dites-vo ?

Tcheuyiquin fu d'accoour. C'è dinche que dè ç'te boussè-li, le vladge s'appalâ Orvin.

Mante pieu tard, quand l'mooutie fut bâti ouè l'è mit'nan, l'or è Dgean-Pîr avau sa lance è l'mot què l'avèye dèye (ORVIN) èyirin sculptâ chu l'fian d'la pîr creuyidgîe ouè l'prèyidican batèyîe.

Vo peuyitè allâ incore okèye ravisâ, o musan o la tcheusse o l'or d'la Bôme !

Alfred et Pierre Léchet.

Actes de la Société jurassienne d'émulation, année 1952

L' ouét d' lai bâme (en patois ajoulot)

È y é des dgens qu' étînt v'ni d' l' âtre sen di lai, po d'moéraie, po défritchîe pe tiuytivaie les tieres di p'tét vâ qu' se trove â pie di Tchaiss'râ. Vés l' reu, sen bije di beûye di Cheut, èls aic'mençainnent de baîti quéques mâjons. Le v'laidge pregnait lai frame d' ènne crou qu' le moitan s' aipp'lait l' Coénat. Niun s' n' était encoé musè d' bèyie in nom â v'laidge. C' était ènne che grôsse affaire qu' an déchidont d'aattendre po tchoisi.

Ci paitchi-feû-li, è f'sait encoé froid. Lai nadge ne v'lait p' paitchi. L'huvie aivait durie grant. Les oûejés n' trovînt pus ran è maindgie pe è v'gnînt djainqu' dains les graindges po s' aivritaie di croûeye temps. An se d'maindait ç' que dev'gnînt les bêtes, dains les bôs, tâ qu' les yievres, les tchevres pe les sâvaïdges pous. Les youps pe les r'naïds s' aippreutchînt âchi djainqu' vés les mâjons ; les téchons n' étînt pus aitaïnt craingeous. Èl aivait fayû qu' les hannes fseuchînt lai tcheusse és sâvaïdges bêtes que v'gnînt pâre les dg'rainnes, pe meinme des tchîns dains yôs nêches. An aivait tçhvè des youps, des poûessèyès, des téchons, des r'naïds pe meinme des ouéts.

Ç' qu' aigrotait les dgens, c' était d' saivoi qu' è y aivait li-enson, quâsi â hât des Roïches, in grôs l' ouét qu' an diait qu' tiaïnd qu' èl était drassie ch'les paittes de d'rie, èl aivait trâs mètres de hât, è qu' è fsait è pavou è tchètçhun tiaïnd qu' è v'gnait pâre des tchievres pe des motons. Mâgrè lai nadge de ç't' huvie, ran n' l' aivait empâtchîe de v'ni regu'naie és envirovôs di v'laidge.

Mit'naint qu' le paitchi-feû était li, è fayait tçhri c'ment qu' an poérait en v'ni à bout d' le détrure. Les tchaimps, entre le reu pe les roïches n' étînt p' c'ment qu'ès sont adjd'heû.

Ç' n' était p' encoé tot défritchîe p' è y aivait encoé des bouëtchats, des grôsses pieres pe des meurdgies. Tot çoli n' était p' soîe po s' défeindre contre l' ouét, ch' è r'v'nîait di temps qu' an traivaiyait.

En s' musaint en tot çoci, quatre coéraïdgeous djûenes dgens s' déchidainnent d' allaie traïquaie pe tçhvaie l' ouét dains sai bâme. C' était quatre frères qu' an n' coégnéçait ran qu' poi yôs sobritçhêts qu' yote père yôs aivait bèyie in soi d' huvie qu' ès s' trovînt vés l' foénat. En raivoétaint ses bouêbes, èl aivait dit : « Nôs ains sèpt bés grôs r'naïds d'rie note

foénat : pairmé yôs, è y é l' Sat, l' Bé, l' Graïs pe le R'naïd. ».

Ces-ci djâsainnent d' yote prodgèt d' allaie tçhvaie l' ouét en ci Djeain-Piere di Coénat, ïn djûene hanne d' yote aïdge en l'envèllaint è les aiccompaignie. Ç' tu-ci feut vite d' aiccoûe. Dâli, è fayait faire des aïrmes. Tchétçhun pârait ïn grôs soûetat, l' Sat sai boinne copouje, L' Graïs son haïtchatte, les dous âtres frères, yun ïn sâbre, l' âtre ènne chârpe. Ci Djeain-Piere aivait fouêrdgie pe aïppointè ïn bout d' fie qu' èl aivait fichquè dains ïn maintche de tchéne.

C' était c'ment qu' ènne échpèche de yainçatte.

Ïn maitïn, d' boinne heure, ès s' botainnent en tch'mïn d'aivô les tchïns d' ci Djeain-Piere pe d' ci Bé, D' ci temps-li, le tch'mïn des Oeutes n' était p' bïn fait pe è fayait montaie dains les brossons pe les pieres po pâre le seintie des Roïtches.

En coulainnée, èls aic'mençainnent de graip'naie, en viraint è gâtche po péssaie ch' le premie rotchèt pe ch' le ch'cond. Ès daivainnent eur'tçhri l' tchïn d' ci Djeain-Piere que n' v'lait pus aivaincie : èl aivait pavou !

Èl é chenti l' ouét, qu' dié l' Sat.

En diaint çoli, è traibeutche chus ïn trontchat pe laitche sai copouje dains les feuyes.

Diaïdge de n' pe tchoére ! yi dit le R'naïd.

En chaïcraint, l' Sat r'trove sai tchaidg'née copouje entre doûes pieres pe lai raimésse.

Aïprés çoli, èls airrivainnent poi ïn p'tét seintie chus l' trâjieme rotchèt. Li, ès tçhittainnent le seintie, po allaie ch' lai gâtche.

È yôs é fayu péssaie poi d'tchus ènne grôsse roïtche, â moitan de r'vachès l' aïbres pe d' brossons. D' ci temps li, en aivâit p' le bôs aivâ les roïtches pe è d'moérait chus piaice.

Les mouêtches braintches dgeinnïnt po péssaie.

Aïprés bïn di mâ, les cïntçhes hannes airrivainnent tot prés d' lai Bâme è l' ouét. Lai bâme qu' vétçhait l' ouét était étraite ; lai roïtche sannait fenju. Niun n' était encoé allè djainqu' â fond. Les dous tchïns, t'ni en yéche djainqu' li feurent laitchie ; ès sâtainnent dains le p'tchus po en r'soûetchi tot comptant.

En voyaint çoli, ci Djeain-Piere dié :

- Èls aint pavou !

- Pe toi, qu' réponjé le R'naïd, ch' t' és âchi pavou, è t' le fât dire !

- Nïan, nïan ! Aïttends pie qu' l' ouét v'nieuche nôs aidôzaie pe t' veus voûere !

- Ôtes ! qu' dié l' Graïs. I l' aï ôyi gronç'naie !

Aïch'tôt, ci Djeain-Piere c'maindé :

Botèz-vôs dous d' ènne sen di p'tchus pe dous d' l' âtre. Moi, i m' veus piaicie en d'vaint.

Vôs, l' Sat pe l' Graïs, en friaint les premies, épreuvèz d' yi crevaie les eûyes !

È drète d' l' entrèe, è y aivait ènne grôsse pierre ; l' Sat s' boté d'rie. D' l' âtre sen, l' Graïs taiyait quéques braintches dains ïn brosson d' tieûdre po n' pe être dgeinnè po fri. Tniaint son sâbre en lai main, le R'naïd était aïppûe quéques péssées pus béche, en ïn trontchat d' tayie.

L' Bé, po édie ses frères eut l' aivisâle de graip'naie â-d'tchus d' l' eûvtchure. Mains, pairv'ni li, è y' sannait qu' è s' daivait t'ni en lai roïtche. C' était trop daïndg'rou è l'Bé s' muse qu' ch' è se r'vire, è richque de tchoire chus l' dôs d' l' ouét. È n' aivait ran d' âtre è faire que de r'veni vés l' Graïs. Les quatire aint mit'naint tchétçhun ènne boinne piaice po aïttendre pe po fri â bon môment. Les tchïns djaïppainnent, çoli finât poi déchidaie l' ouét è soûetchi.

- Vôs èz ôyi ci brut ? dié ci Djeain-Piere. Èl airrive. Moïnnèz-vôs pyain !

È n' aivait p' fini d' djâsaie qu' l' ouét était quâsi d'feû. Aïch'tôt les dous premies friainnent è còps d' haïtchatte ch' lai tête. L' ouét sâte en aivaint, bèye ïn còp d' paitte â Graïs pe yi dépoére l' épale. Les dous âtres aïttaiquainnent âchi. Le R'naïd yi piainté son sâbre dains l' cô, che fouè qu' è s' ronté poi l' empoingne.

D' aivô ïn raïlèt, lai bête s' drassé chus ses pies de d'rie. Les hannes sâtainnent en d'rie en pregnaint yote biassi frère po l' botaie d'rie yôs en chur'tè.

Ci Djeain-Piere qu' était foûe c'ment qu' in toéré pe qu' aittendait âchi dâs ènne boussée po aittaiquaie, yi dié :

- Oûét, vîns !

Pe è y' piainté sai yainçatte dains l' painsiron, d' quâsi tote sai grantou. L' saing tçhissé che laiivi qu' èls en feunent tot roudges. L' oûét f'sé encoé doûes trâs pésses pe s' léché tchoire ch' lai san. Les tcheussous raivoéftint en aittendaint. È n' poéyait p' meuri pe è moûejait les pieres, raïçhait les roitches d'aivô ses grèppes. L' tchîn di Bé, qu' s' était in pô trop aippreutchie, feut tçhvè d' in côp d' paitte. Enfin, lai tête de l' oûét çhainé ball'ment : è s' aillondgé ch' les pieres pe n' boudgé pus.

An entieront l' tchîn dôs ènne têche de pierres. Bîn qu' le Graïs feut biassi, tus étint hèy'rous d' aivoi poéyu tçhvaie l' oûét.

Dous pregnainnent l' oûét po l' trinnaie aivâ les roitches. Pe dous pregnainnent le Graïs po l' poétchaie en l' hôta. D' aivô bîn di mâ, an airrivont â béche des Roitches. An allont tçhri in tchairrat chus l' qué an moinnont l' oûét â moitan di v'laidge laivou tchètçhun v'gné raivoétiè pe fétaie les tcheussous qu' étint djoéyeûs pe aîges.

L' lend'main, dains l' dôs l' hôta d' ci Djeain-Piere, lai tchie feut paitaidgie entre tos les dgens di v'laidge. L' Sat, que c'ment d' djeûte était âchi li po boétchayie, r'contait lai tcheusse, pe c'ment qu' ci Djeain-Piere aivait fri lai tête de l' oûét, en y' diaint : Oûét, vîns ! L' véye Aibraham, qu' était li è ôyi, dié dînche :

- Djeain-Piere, t' és trovè l' nom qu'an poérait bèyie â v'laidge. Qu' ât-ç' qu' vôs en dites ? Tchètçhun feut d'aiccoûe. Dâdon, le v'laidge s' aipp'lé Oûevîn.

Brâment pus taïd, tiaind qu' le tempye feut mâj'nè, laivou qu' è s' trove mit'naint, l' oûét, ci Djeain-Piere d'aivô sai yainçatte pe l' mot qu' èl aivait dit (Oûevîn) feunent chculptè ch' lai san d' lai creuyie piere laivou qu' le prédyicaint baptoïye.

Vôs peutes encoé, adjd'heû, allaie voûere, en s' musaint en lai tcheusse è l' oûét d' lai Bâme !

J-M. Moine